

Le conte du pou et de la puce

Il y avait une fois, le pou, la puce qui s'étaient mis en ménage. Mariés ensemble à la même minute !

Le dimanche d'après, au matin, la puce prend son livre, le pou son chapelet, ils partent pour la messe.

Tout à coup, au tournant, juste avant La Chardie, une aborde le pou, c'est qu'il a oublié de couvrir la marmite, ou la marmite où cuit la soupe.

« Ma mie, dit-il vite à la puce, veux-tu m'attendre ici ? Je cours couvrir notre marmite et je reviens dans le moment. »

Ha, pauvre pou ! Tant il se hâte et se démène, qu'il fait quelque faux pas sur la pierre du foyer, glisse, pique de l'avant, tombe dans la marmite.

Sous le chêne ramé qui est là au tournant, la puce l'attendait l'attendait, l'attendait.

Elle l'attendit jusqu'à prendre racine. Dieu sait pourtant si c'est remuant, sautant, les puces !

Mais à la fin des fins, elle n'y peut tenir. Elle va en trois sauts voir ce qui est arrivé.

Et elle trouve son pauvre petit pou en train de se noyer dans la marmite.

La voilà à sauter, sauter de désespoir, et crier, pleurer et glapir.

Si bien qu'arrive le minet, trottant d'un pas relevé.

« Alors, puce, qu'est-ce qui te prend ? Qu'as-tu bien, puce, pour pleurer tant ? »

— Ha, si je pleure, ai de quoi pleurer ! Le pou en est à se noyer !

— Bon, avec toi je vais pleurer », dit le minet.

Et le voilà à miauler, à miauler désespérément, comme si on venait de lui marcher sur la patte.

Si bien qu'arrive le chien, tout pataud, tout en peine.

« Alors, chat, qu'est-ce qui te prend ? Qu'as-tu bien, chat, pour pleurer tant ? »

— Je pleure parce que la puce pleure ! Le pou en est à se noyer !

— Bon, avec vous je vais pleurer. »

Et voilà le chien aux abois, cornant, cornant, ce corniaud, à plus rien laisser entendre.

Arrive le veau, tout galopant, la queue en l'air.

« Alors, chien, qu'est-ce qui te prend ? Qu'as-tu bien, chien, pour japper tant ? »

— Je pleure parce que le chat pleure. Le chat pleure parce que la puce pleure : et la puce pleure parce que le pou en est à se noyer.

— Bon, avec toi je vais pleurer », dit le veau, qui se met à mugler, à meugler, à meugler.

Si bien qu'arrive l'âne, chahuisant les oreilles.

« Alors, veau, qu'est-ce qui te prend ? Qu'as-tu bien, veau, pour meugler tant ? »

— Je pleure parce que le chien pleure, le chien pleure parce que le chat pleure. Le chat pleure parce que la puce pleure ; et la puce pleure parce que le pou en est à se noyer.

— Bon, avec toi je vais pleurer », dit l'âne qui se met à braire, à braire, à braire, assez pour faire choir les corbeaux de la rue.

Si bien qu'arrive la mouche, de droite, de gauche jetée, toute prête à faire l'importante.

« Alors, âne, qu'est-ce qui te prend ? Qu'as-tu bien, âne, pour braire tant ? »

— Je pleure parce que le veau pleure. Le veau pleure parce que le chien pleure. Le chien pleure parce que le chat pleure. Le chat pleure parce que la puce pleure ; et la puce pleure parce que le pou en est à se noyer.

— Bon, avec toi je vais pleurer », dit la mouche qui se met à bourdonner, à bourdonner, ronfler comme un essaim de mouches à miel.

Si bien qu'arrive l'araignée, à grandes enjambées.

« Alors, mouche, qu'est-ce qui te prend ? Qu'as-tu bien, mouche, pour ronfler tant ? »

— Je pleure parce que l'âne pleure. L'âne pleure parce que le veau pleure. Le veau pleure parce que le chien pleure. Le chien pleure parce que le chat pleure. Le chat pleure parce que la puce pleure ; et la puce pleure parce que le pou en est à se noyer.

— Je vais tendre ma toile, a dit l'araigne, et je vais lui lancer un fil. »

Elle a tissé une belle toile, comme une roue de chariot, lancé un fil au pou, qui s'y est suspendu, a grimpé le long de fil, est sorti de la marmite.

Le pou, la puce, comme ils ont remercié l'aragne ! Aussi mouche, l'âne, le veau, le chien, le chat... Puis à eux deux, ont couvert cette marmite. Et comme sonnait le dernier con vite, vite, ils ont couru par le chemin afin d'avoir encore messe.

La sornette du pauvre petit pou

Il y avait une fois, un petit pou et une petite puce qui venaient de se marier. Ils sont allés tous les deux à la foire de Besse-Chandesse. C'était la foire des Rois, et les Rois, c'est de Besse-temps. Les amas de fimas, les neiges en congères, quand n'est pas la tourmente volant par la montagne ! Sur leur chemin, ils ont trouvé une encombrée de glace. La petite puce a sauté ce glayon. « Je le ferai bien », dit le petit pou. Mais dans son saut, il a glissé, il s'est cassé la jambe. Le voilà furieux.

« Qu'est-ce qui me vengera de la glace ? Qu'est-ce qui est plus fort que la glace ? C'est le soleil puisqu'il la mange. »

Il y a plus fort pourtant que le soleil, c'est la nuée qui le couvre. Plus fort que la nuée, le vent qui la dissipe. Plus fort que le vent, la muraille qui l'arrête. Plus fort que la muraille, le raton qui la perce. Plus fort que le raton, le minet qui l'attrape. Plus fort que le minet : le chien qui le recule. Et plus fort que le chien, le bâton qui le chasse. Plus fort que le bâton, le feu qui le l'éteindre... Il y a plus fort que le feu, l'eau qui vient à le plus fort que le bœuf : le boucher qui vient à le boire.

Alors le petit pou appelle la Mort, la Mort et toute la séquelle que le boucher : la Mort qui vient le prendre. Plus fort et toi, bœuf, viens prendre le boucher, boucher, assomme le bœuf mets le bâton en cendres, bâton, chasse-moi le chien, chien

« Mort, viens prendre le boucher, boucher, assomme le bœuf mets le bâton en cendres, bâton, chasse-moi le chien, chien

recule le minet, minet, attrape le rat, rat, perce-moi la muraille. Muraille, arrête le vent ; vent, dissipe la nuée ; nuée, couvre le soleil, et toi soleil, fonds la glace qui a fait glisser le petit pou, qui lui a cassé la jambe, et ce qui fait qu'aujourd'hui, pauvres de nous, bonnes gens, le petit pou en fin de compte n'a pu aller à la foire, la grande foire des Rois, au lieu de Besse-en-Chandesse ! »

Le conte de l'abeille, l'aragne, la fourmi

Il y avait une fois l'abeille, l'aragne, la fourmi. Toutes trois sœurs, filles d'une même mère qui habitait au fond du pays. Cette mère tomba malade, d'un mauvais rhume sur l'estomac. Elle malade que bientôt elle ne put plus se secourir.

Une voisine qu'elle avait alla parler à l'araignée.

« J'y vais, j'y vais, dit cette araignée, j'y vais dans le moment. Je vais soigner ma mère ! »

Mais le temps était à l'orage, avant de partir, l'aragne a eu à renforcer sa toile, comme elle fait toujours à ce moment-là... L'orage a éclaté. L'aragne a dû réparer la charpente. Finalement, elle n'a pas bougé de chez elle.

La voisine est allée parler à la fourmi.

« J'y vais, a dit cette fourmi, je dois soigner ma mère, et je la soignerai. »

Mais elle avait à serrer dans sa fourmière des provisions pour ses petits, et qui se gâteraient si elle ne les rentrait pas. La nuit est venue où l'on ne fait pas d'ouvrage. Finalement, la fourmi n'a pas bougé de chez elle.

La voisine, pour lors, est allée parler à l'abeille. L'abeille s'est mise en colère - c'est son péché.

*Abelles colères
Bonnes ouvrières.*

« Aller soigner ma mère ! Comme si je pouvais en cette saison des fleurs ! Hé non, bien sûr, je n'irai pas ! Il ne faut pas savoir ce qu'est l'ouvrage pour être venu me demander cela ! »